

« communiaient tous les dimanches et frappaient fort sur les ennemis ; « aussi n'était-il pas étonnant qu'un « petit nombre d'entre eux suffît pour « l'emporter sur beaucoup de Maures. » Les vainqueurs d'Arcos marchèrent donc toute la nuit, et arrivèrent avant le jour en vue du camp des Africains. Ceux-ci, persuadés qu'il n'y avait pas en Andalousie d'armée capable de les attaquer, dormaient dans une sécurité parfaite : ils n'avaient ni éclaireurs, ni sentinelles. En entendant le cri de Sant Iago, poussé par l'avant-garde espagnole, ils se figurèrent que c'était une plaisanterie du détachement qu'ils avaient envoyé à Lebrija, et ne songèrent pas à se mettre en défense ; seulement cent cavaliers environ commandés par Ali-Atar (*), cousin d'Abu-Melech, vinrent pour défendre le passage d'un petit ruisseau qui conviait le camp. Mais les chrétiens l'attaquèrent avec furie ; Ali-Atar fut tué et sa troupe fut mise en fuite. Alors les Espagnols se précipitèrent sur le camp des musulmans, massacrèrent tous ces malheureux, qui ne tentèrent même pas de faire résistance. Abu-Melech, au milieu du tumulte, n'avait pas eu le temps de trouver un cheval : il fuyait à pied ; mais bientôt fatigué de courir, il chercha à se cacher près du ruisseau au milieu d'un buisson de ronces ; puis, voyant des chrétiens arriver, il se jeta à terre comme s'il eût été mort. En passant, un soldat espagnol, qui ne le connaissait pas, remarqua qu'il respirait encore, lui donna deux coups de lance, et continua son chemin sans plus s'inquiéter de lui. Dès que les chrétiens furent éloignés, la souffrance arracha des gémissements au malheureux Abu-Melech. Un Maure qui s'était caché dans le buisson, attiré par ses plaintes, s'approcha de lui et voulut l'emporter sur ses épaules ; mais Abu-Melech qui perdait tout son sang et qui se sentait défaillir, lui dit de le laisser là, de gagner la terre des Maures, s'il le pouvait, et de revenir avec du monde pour le chercher. Bien-

tôt dans les angoisses de l'agonie, Abu-Melech sentit une soif dévorante ; il se traîna au bord du ruisseau : c'est là qu'on le trouva mort. Le nombre des musulmans qui périrent dans cette occasion est porté par la chronique d'Alphonse à 10,000. Les vainqueurs s'emparèrent du camp des Maures et s'enrichirent de tout leur bagage. A la nouvelle de cette défaite, Abu'l-Hasan fut saisi d'une profonde douleur. Il résolut de tirer vengeance de la mort de son fils. Il commença à faire prêcher la guerre sainte, à rassembler des soldats et à armer une flotte de deux cent cinquante voiles.

Ces immenses préparatifs, dont la renommée exagérait encore l'importance, avaient jeté le roi Alphonse dans une grande inquiétude, quand il lui survint une autre cause de tourment. Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des actes publics du roi ; il faut cependant dire quelques mots de ses faiblesses. En 1330, en revenant de la campagne où il avait enlevé aux Maures la place de Teba, don Alphonse s'était arrêté à Séville ; il y avait rencontré une jeune veuve nommée dona Leonor de Guzman, fille de Pedro Nuñez de Guzman. Elle était remplie de bonnes qualités ; mais surtout aucune femme ne lui était comparable pour la grâce et pour la beauté. Il en devint amoureux, et elle prit un tel ascendant sur son esprit, que rien ne se faisait plus dans le royaume sans qu'elle fût consultée. Lors de la mort d'Abd-el-Melech, en 1339, alors que cette liaison durait depuis neuf années, Gonçalo Martinez, maître d'Aleantara, fut accusé de plusieurs délits, et fut cité à comparaître à Madrid, devant le roi. On ne sait si les accusations portées contre lui étaient fondées, ou si elles étaient forgées par la haine de Leonor de Guzman, qui, dit-on, voulait le perdre parce qu'il s'était opposé à l'élection d'Alphonse Mendez de Guzman, son frère, à la dignité de maître de Saint-Jacques. Quoi qu'il en soit, don Gonçalo Martinez refusa de comparaître, et offrit au roi de Portugal, et ensuite à Yusuf-Abu'l-

(*) Suivant la chronique Ali-Cazar.

Hegiag, de leur livrer les places confiées à sa garde. Si jusqu'à ce jour le maître d'Alcantara avait été innocent, il devint coupable; mais la promptitude qu'on mit à le poursuivre empêcha l'exécution de ses trahisons. Alphonse se présenta devant la ville de Valencia de Alcantara, où Gonçalo Martinez s'était renfermé, et lui-même s'approcha des remparts de la place pour le sommer de lui ouvrir les portes. Gonçalo Martinez, au lieu d'obéir, fit lancer contre le roi des flèches et des pierres dont deux vinrent frapper son écu, une l'arçon de sa selle, et plusieurs la croupe de son cheval. Une flèche atteignit aussi mortellement un frère d'Alcantara, qui se tenait à pied auprès d'Alphonse. Aussitôt ce prince déclara Gonçalo Martinez coupable de lèse-majesté. La ville fut assiégée. Les chevaliers qui s'y trouvaient ne partageaient pas l'aveuglement du maître d'Alcantara : ils livrèrent Valence au roi. Gonçalo Martinez fut pris, décapité comme traître, et son corps fut livré aux flammes.

Les soins donnés par Alphonse XI à cette expédition ne détournèrent pas son attention de la guerre bien autrement importante dont il était menacé. Pour mettre un obstacle au passage des Africains en Espagne, il recommanda à son amiral Jofre Tenorio de surveiller soigneusement le détroit. Néanmoins cette croisière ne put empêcher que la flotte d'Abu'l-Hasan ne gagnât le port d'Algeciraz. Le vulgaire, dont le jugement n'est pas toujours équitable, attribua ce résultat à la négligence ou au manque de courage de Jofre Tenorio. Ce brave marin, indigné d'une semblable imputation et ne voulant pas y survivre, se jeta en désespéré au milieu de la flotte africaine qui lui était bien supérieure. Sa galère fut bientôt entourée par les galères et par les vaisseaux des musulmans, qui faisaient pleuvoir sur son bord des pierres, des flèches, et des barres de fer qui blessaient beaucoup de monde. Cependant son équipage résistait vaillamment. Les marins qui le composaient étaient tellement dévoués

à Jofre Tenorio, que lorsque l'un d'eux se sentait mortellement blessé, il venait lui baiser la main et faisait un effort pour retourner mourir au milieu de la mêlée. Trois fois les Maures entrèrent dans la galère de l'amiral, trois fois il les chargea et les chassa de son bord; mais enfin il fut accablé par les forces qui l'entouraient. Tous les siens moururent en combattant à ses côtés, et lui-même tenant du bras gauche son étendard serré contre sa poitrine, combattit de l'autre main jusqu'à ce que les Maures, lui ayant coupé une jambe, il tomba : alors ils lui brisèrent la tête d'un coup de barre de fer. De toute la flotte chrétienne, quelques vaisseaux et cinq galères seulement parvinrent à s'échapper. Ce désastre eut lieu le jeudi 8 safar 741 (3 août 1340).

La destruction de cette flotte plaça Alphonse dans une position très-périlleuse. Il s'empressa de réclamer le secours du Portugal et de l'Aragon. La trêve qui avait été consentie avec le Portugal fut convertie en une paix définitive. Alphonse XI s'engagea à laisser sortir de ses États la fille de don Juan Manuel, pour qu'elle pût aller épouser l'enfant don Pedro. De son côté, le roi de Portugal s'engagea à prêter à Alphonse XI un secours en hommes et en vaisseaux, pour combattre contre les Maures.

On s'empressa aussi de resserrer l'alliance avec l'Aragon et de faire disparaître les motifs de division qui pouvaient exister entre les deux pays. Alphonse IV d'Aragon avait, on se le rappelle, épousé en secondes noces doña Leonor de Castille. Ce prince, affligé d'une santé débile, ne tarda pas à donner à l'enfant don Pedro, l'aîné des enfants qu'il avait eus de sa première femme, la plus grande part dans les affaires du gouvernement. Ce fut une cause de haine mortelle entre l'enfant don Pedro et doña Leonor, qui usait de son influence sur le roi pour faire assurer de nombreux domaines à ses enfants don Ferdinand et don Juan. Lorsque après de longues souffrances Alphonse IV mourut le 23 janvier

1336 (*), don Pedro IV fut proclamé roi. Les querelles se ranimèrent entre lui et sa belle-mère. Il voulut dépouiller ses frères des apanages que son père leur avait donnés. Doña Leonor réclama l'assistance du roi Alphonse XI, son frère. Ce fut entre la Castille et l'Aragon une cause de collision. Mais les difficultés qui existaient entre don Pedro et ses frères ayant été soumises au jugement des cortès de Castellon de Buriana, de Gandessa et de Daroca, un arrangement fut conclu en 1338, et le roi d'Aragon, qui regardait son royaume de Valence comme celui que menaçaient principalement les invasions des Maures, fit pour les repousser une étroite alliance avec la Castille. Quand la flotte de l'amiral Jofre Tenorio eut été détruite par les Africains, le roi Alphonse obtint du roi don Pedro d'Aragon un secours de 12 galères, commandées par don Pedro de Moncada. La flotte de Portugal, sous les ordres de l'amiral génois Penazo, vint se poster à Cadix. Le roi de Castille acheta encore de la république de Gènes le secours de quinze galères; enfin il parvint à armer dans les ports de ses États quinze galères et douze vaisseaux. Mais avant que ces forces fussent réunies, Abu'l-Hasan put faire passer en Andalousie un nombre immense de musulmans, qui, aux prédications fanatiques dont retentissaient leurs mosquées, étaient accourus de tout le nord de l'Afrique, persuadés qu'ils allaient, comme au temps du roi Roderic, faire encore la conquête de la Péninsule. Cependant Alphonse XI avait mis toutes ses places en état de défense; il avait confié le commandement de Tarifa à don Juan Alphonse de Benavidez. Depuis dix jours seulement ce capitaine était entré dans la place, quand, le 23 septembre 1340, 30 rabia prior (**), 741, Abu'l-Hasan vint asseoir son camp devant cette ville.

Aussitôt la flotte de Castille, sous les ordres de don Alphonse Ortez, prieur de Saint-Jean, commença à croiser dans le détroit, en vue de Tarifa; mais une horrible tempête dispersa les bâtiments qui la composaient. Plusieurs galères furent jetées à la côte et prises par les musulmans, qui massacrèrent les équipages; et, dans sa joie, Abu'l-Hasan disait que la main de Dieu était avec lui, puisqu'elle envoyait des ouragans pour exterminer la flotte des chrétiens.

Le roi de Castille ne fut pas découragé par ce nouveau désastre. Le roi de Portugal était venu le rejoindre avec mille cavaliers seulement. Le pape avait envoyé un étendard et fait prêcher la croisade; mais on n'avait pas le temps d'attendre l'effet de cette prédication. Les deux rois avaient dû se contenter de leurs seules forces, qui, réunies, formaient environ 40,000 fantassins et 18,000 chevaux. C'était peu en comparaison de l'armée d'Abu'l-Hasan, qui ne s'élevait pas à moins de 400,000 fantassins et de 60,000 cavaliers. Cette énorme disproportion de forces n'arrêta pas les rois de Castille et de Portugal. Ils partirent ensemble de Séville le lundi 16 octobre; ils marchèrent à petites journées, et mirent treize jours à franchir la distance qui les séparait de la ville assiégée. Ce fut le dimanche 29 octobre (7 sjumada prior 741) qu'ils arrivèrent en vue du camp des Maures, dans un endroit appelé la *Peña del Ciervo*, la Roche du Cerf, ou, comme disent les Arabes, *Hijarayel*. A leur approche, Abu'l-Hasan plaça son camp sur une éminence au nord-ouest de la ville: il se trouvait séparé de la *Peña del Ciervo* par une petite rivière appelée le *Rio Salado* (*). Le roi de Castille arrêta aussitôt l'ordre dans lequel on combattait le lendemain. Comme la hauteur sur laquelle Abu'l-Hasan s'était posté se trouvait entre Tarifa et le camp des chrétiens, Alphonse XI pensa qu'il serait bon de faire entrer en secret dans la ville des troupes qui pussent le lendemain, pen-

(*) Blancas, dit le x des calendes de février, c'est-à-dire le 23 janvier; suivant Ferreras, le 24.

(**) Il y a dans Condé le 3: évidemment il a oublié un zéro.

(*) Les Arabes l'appellent Guadacelito.

dant la bataille, attaquer les Maures par derrière et tomber sur leur camp; aussi, dès que la nuit fut venue, il envoya une division de 1,000 chevaux et de 4,000 fantassins, pour qu'elle essayât de pénétrer jusqu'à la ville. Cette colonne trouva le gué du Rio Salado gardé par 3,000 cavaliers maures: elle les culbuta, et continuant sa route, elle alla se joindre aux assiégés. Le lendemain, lundi 30 octobre 1340 (8 sju-mada prior 741), dès le point du jour, les chrétiens entendirent la messe, qui fut dite par l'archevêque de Tolède, primat des Espagnes. Le roi reçut la communion, et la plus grande partie de l'armée imita son exemple. Ensuite chacun se rendit au poste qui lui avait été assigné. L'avant-garde fut confiée à don Juan Manuel et à don Juan de Lara. Les rois conduisaient eux-mêmes le corps de bataille: Alphonse de Castille était à la droite, et marchait le long de la mer pour attaquer Abu'l-Hasan. Le roi de Portugal avec ses 1,000 cavaliers et la bannière de don Pedro, infant de Castille, avec les maîtres d'Alcantara et de Calatrava, occupait la gauche et s'appuyait sur une ligne de collines. Il avait en face de lui l'armée du roi de Grenade, Yustuf Abu'l-Hégiag. L'arrière-garde et la réserve se composaient de la bannière de don Pedro Nuñez de Guzman, et de l'infanterie recrutée dans les montagnes des Asturies et de la Biscaye. Une partie de cette infanterie resta sur la hauteur de la Peña del Ciervo, pour garder le camp. D'un autre côté, la garnison de Tarifa, les 5,000 hommes qui avaient été les rejoindre, et ce que l'amiral d'Aragon don Pedro de Moncada avait pu mettre à terre de ses équipages, se rangèrent en bataille sous les murs de la ville assiégée, de manière à menacer les derrières de l'armée africaine. Quand ces dispositions furent prises, l'armée se mit en marche. L'avant-garde, en arrivant au Rio Salado, trouva tous les gués défendus par des corps nombreux d'ennemis. Les troupes que commandaient don Juan Manuel et don Juan de Lara s'arrêtèrent. Il y eut un moment d'hésita-

tion, et la pensée courut dans tous les esprits qu'ils voulaient trahir le roi. Mais Gonzalo et Garcilazo Ruiz de la Vega, suivis des compagnies de don Fadrique, un des fils naturels du roi, passèrent la rivière et attaquèrent les musulmans. Toute l'armée les imita; et bientôt les Africains, ne pouvant résister à l'ensemble et à l'impétuosité des troupes chrétiennes, furent mis en fuite; enfin les Castellans ayant pénétré jusque dans le camp d'Abu'l-Hasan, la déroute devint complète.

Le roi de Castille fut cependant un instant en danger. Le corps d'armée qu'il commandait s'étant laissé entraîner à la poursuite des fuyards, don Alphonse ne se trouva plus qu'à la tête d'une faible escorte. De nombreux musulmans vinrent pour l'assailir; alors don Alphonse, s'adressant aux siens, leur dit: « *Chargez, chargez, et n'oubliez pas que je suis votre roi Alphonse de Castille et de Léon. Aujourd'hui je verrai quels sont mes vassaux; ils verront quel est leur roi.* » En achevant ces paroles, il piquait son cheval; mais l'archevêque de Tolède, qui ne l'avait pas quitté de la journée, saisit la bride et le retint, en lui disant: « *N'allez pas exposer à l'aventure le sort de la Castille et de Léon; car les Maures sont en fuite, et, grâce à Dieu, vous êtes vainqueur.* » L'escorte fit bonne contenance; et Ponce de Léon, à la tête des troupes de la ville de Zamora, vint la dégager. Alors les Castellans ne rencontrèrent plus de résistance. Les Maures se retirèrent en fuyant dans la direction d'Algéciraz, et les deux rois les poursuivirent jusqu'au bord du Guadamelsi, qui coule à l'est de Tarifa. Des quatre cent soixante mille hommes qui composaient l'armée musulmane, il en périt deux cent mille dans cette fameuse journée. Fatime, femme d'Abu'l-Hasan, et fille de l'émir de Tunis, fut tuée dans sa tente, sans être connue. Deux jeunes fils d'Abu'l-Hasan eurent le même sort. Un autre de ses fils, nommé Abo-Hamar, son neveu Aboham, trois de ses femmes, sa sœur, appelée Homalfat, tombèrent entre les mains des chré-

tiens. Le nombre des prisonniers fut prodigieux. On fit un immense butin. Mais ce qu'il y eut de plus étonnant dans cette journée, ce fut le petit nombre des chrétiens qui périrent. Les auteurs ne portent leur nombre qu'à vingt. Le roi de Grenade se retira avec les débris de son armée à Marbella. Quant à Abu'l-Hasan, il avait fui jusqu'à Algéciraz; et craignant que le roi de Castille ne fût garder le détroit de manière à lui interdire la retraite, il repassa en Afrique dans la nuit même qui suivit sa défaite.

Ce désastre avait jeté le découragement chez les Maures; et probablement si le roi Alphonse avait pu attaquer immédiatement la ville d'Algéciraz, il s'en serait facilement rendu maître; mais son armée n'avait de vivres que pour peu de jours, et la mauvaise saison était proche. Les différents corps qui la composaient se séparèrent. Le roi se retira à Séville, et remit au printemps suivant à recueillir les avantages de la victoire qu'il venait de remporter. Il se mit à ramasser des fonds, car presque tout ce qu'on avait trouvé dans le camp d'Abu'l-Hasan avait été employé à donner des récompenses ou à payer la solde arriérée des troupes. Mais le royaume se trouvait épuisé par les impôts qu'il avait déjà payés; Le roi obtint des mandataires des villes seulement un faible subside qui ne lui permit pas de mettre sur pied une armée bien nombreuse. Cependant, par ruse plus encore que par force, il fit cette année une importante conquête. Il répandit le bruit qu'il voulait attaquer Malaga; et, pour donner plus de crédit à cette rumeur, il envoya en vue de cette ville deux vaisseaux chargés de vivres. Le roi Yusuf-Abu'l-Hejjag, trompé par cette démonstration, dégarnit plusieurs villes pour réunir à Malaga des vivres, et des troupes nombreuses. L'armée castillane se mit en route; mais, quand elle fut arrivée à Ecija, au lieu de continuer son chemin vers le midi pour gagner le bord de la mer, elle tourna brusquement vers l'est, et alla investir Alcalá de Benzaide, dont les magasins étaient

vides, et dont les défenseurs étaient peu nombreux; car une partie de sa garnison avait été envoyée à Malaga. Le roi de Grenade s'avança pour essayer de faire lever le siège; mais il n'osa pas attaquer l'armée chrétienne; et les assiégés n'ayant plus de secours à espérer, et d'ailleurs manquant d'eau, rendirent la ville avec les armes et les munitions qu'elle contenait. Ils demandèrent seulement qu'on les laissât se retirer en liberté. Alphonse leur accorda cette capitulation; et Alcalá de Benzaide, qui prit par la suite le nom d'Alcalá la Real, lui fut livrée le 21 saphar 742 (6 août, 1341). Après ce premier succès, Alphonse alla assiéger Priego, qui ne résista que peu de jours. Il enleva dans la même campagne le château de Carcabuey, celui de Benamexil, et la ville de Rute. Alors le roi de Grenade lui fit demander la paix, et offrit de lui payer le même tribut qu'Alhamar avait payé à saint Ferdinand. Alphonse répondit qu'il y consentirait volontiers, pourvu que Yusuf renoncât à l'alliance d'Abu'l-Hasan. Cette condition ne fut pas acceptée, et la guerre continua. Elle mit le prince castillan dans la nécessité de réclamer de ses sujets de nouveaux subsides. Il leur représenta que la ville d'Algéciraz était la position la plus redoutable que les Africains possédassent encore en Espagne; car elle se trouve si voisine de Ceuta, qu'en moins d'un jour une flotte peut aisément faire le trajet d'un de ces ports à l'autre; en sorte que, tant qu'elle resterait entre les mains des Maures, l'Espagne serait menacée de leurs invasions; qu'il fallait la leur enlever, et que cela était d'autant plus urgent, qu'Abu'l-Hasan, pour tirer vengeance de sa dernière défaite, avait réuni une flotte redoutable, et qu'il se préparait encore une fois à couvrir de ses innombrables armées les campagnes de l'Andalousie. Il fut donc résolu qu'on ferait le siège d'Algéciraz. Néanmoins, ce ne fut qu'avec bien de la peine que les mandataires des villes se déterminèrent à voter les ressources qui étaient nécessaires pour cette grande entreprise.

Pendant que le roi s'occupait des préparatifs de la campagne, il recut la nouvelle que son amiral Egidio Bocanegra avait détruit, dans un port d'Afrique, dix galères ennemies. A peu de temps de là, une nouvelle victoire fut encore remportée par don Egidio sur la flotte des Africains. Le combat fut livré près de l'embouchure du Guadameisi; et non-seulement les chrétiens battirent les Maures, mais ils s'emparèrent de plusieurs galères, et notamment de celle qui portait le trésor destiné à payer la solde de l'armée d'Abu'l-Hasan. Ces succès déterminèrent le roi à commencer le siège d'Algéciraz plus tôt qu'il ne l'avait projeté. Le 25 juillet 1342, il partit de Xérez; et, le 3 août, il alla asseoir son camp sur une hauteur, entre la rivière Palmones et la ville, près d'une tour, qui prit par la suite le nom de tour des Adalides, et dont il commença par se rendre maître. Son armée, à cette époque, était moins nombreuse que la garnison qu'il allait assiéger. Elle ne se composait encore que de 2,600 cavaliers et 4,000 fantassins. La ville était défendue par 800 cavaliers choisis parmi les plus braves des Beni-Merines; 12,000 fantassins, sans compter les habitants capables de porter les armes, dont le nombre ne s'élevait pas à moins de 18,000. Enfin, les murailles étaient garnies de machines de guerre de toutes les espèces. On y voyait même des armes sinon inconnues, au moins peu employées jusqu'à cette époque. C'est la première fois que l'histoire ait fait mention de l'usage des armes à feu (*).

(*) Condé dit, d'après des manuscrits arabes, que les Maures s'étaient déjà servis de canons au siège de Tarifa : « *Principieron a combatirla con maquinas e ingenios de truenos que lanzaban balas de hierro grandes con nafta, causando gran destruccion en sus bien torreados muros.* » Ils commencèrent à la battre avec des machines et des engins de tonnerre qui, au moyen du naphte, lançaient des boulets de fer et qui causaient de grands dégâts dans ses murs bien garnis de tours.

J'ai déjà relevé les fréquentes erreurs

Le passage de la chronique d'Alphonse qui décrit leur effet est assez curieux pour être cité (*). « Ils lançaient aussi avec les tonnerres des boulets de fer dont les hommes avaient une grande frayeur, car en quelque membre qu'ils vous atteignissent, ils l'emportaient net comme si on l'eût coupé avec le couteau. Pour peu que quelqu'un fût blessé par le boulet, c'était un homme mort; et il n'y avait pas de chirurgien qui le pût guérir, d'abord parce que le boulet venait en brûlant comme du feu, ensuite parce que les poudres qu'ils employaient pour les lancer étaient de telle nature, que les boulets ne faisaient pas de blessures qui ne devinssent mortelles. »

Pendant les premiers temps, les chrétiens eurent donc de rudes combats à soutenir; mais chaque jour il leur arrivait des renforts, et bientôt ils purent se rapprocher de la ville. Cependant avant de commencer à battre les murailles, le roi, prévoyant que le siège durerait longtemps, s'occupa d'assurer ses communications d'une manière commode. Voulant qu'on pût apporter facilement des vivres à son camp, et que pendant l'hiver la crue des rivières n'arrêtât pas les convois, il fit construire des ponts et rétablir les chaussées. C'est pendant ces travaux, et dans le courant du mois de septembre, que mourut le maître de Saint-Jacques Alonzo Mendez de Gusman. Les treize chargés de l'élection du nouveau maître

de chronologie commises par les auteurs arabes consultés par Condé. Le nombre de ces erreurs me fait considérer ces ouvrages comme rédigés longtemps après les événements, et sur des documents morzares dont on ne peut aujourd'hui apprécier l'exactitude. Ils méritent donc moins de créance que les chroniqueurs, qui, ainsi que Villazan, étaient presque contemporains des faits qu'ils rapportent; et d'ailleurs on se rappelle que les chrétiens avaient pris le camp d'Abu'l-Hasan. S'il s'y fût trouvé des armes à feu, ils les eussent prises, et les Maures n'auraient pas été les seuls à s'en servir au siège d'Algéciraz.

(*) Chronique d'Alphonse, ch. 292, édition de Madrid, 1787, p. 536.

tre conférèrent la maîtrise à don Fadrique, un des fils que le roi avait eus de sa liaison avec Leonor de Gusman. La jeunesse du nouveau maître, qui n'avait pas encore le nombre d'années exigé par les statuts de l'ordre, ne fut pas un obstacle, et le pape lui accorda des dispenses d'âge.

Tout l'hiver se passa en combats livrés à la garnison. Il s'écoulait peu de jours sans que des partis maures sortissent de la ville pour venir ruiner les tranchées que les assiégeants creusaient, ou pour détruire les tours de bois qu'ils élevaient. Mais les chrétiens eurent moins encore à souffrir de l'ennemi que des intempéries de la saison. Les pluies furent tellement abondantes, qu'elles détrempèrent les cabanes de terre où les troupes étaient logées. La plus grande partie de l'armée se trouva sans abri, car les vents avaient déchiré et mis hors de service presque toutes les tentes. Au reste, le roi ne se trouva pas mieux traité que ses soldats; il n'y avait pas dans son logement un seul endroit où l'on fût à couvert; et plusieurs fois il fut obligé de rester levé pendant toute la nuit, parce qu'il pleuvait dans son lit. Tant de souffrances ne rebutèrent pas les chrétiens. Ils choisirent, pour asseoir le camp, une position nouvelle dont le sol était plus sablonneux, afin que les chevaux et les bestiaux ne périssent pas dans la boue. Le roi fit apporter par mer des bois avec lesquels on construisit des abris plus solides.

Quand le printemps fut arrivé, plusieurs seigneurs étrangers vinrent en Espagne pour prendre part à cette guerre sainte, et pour mériter les indulgences que le pape avait accordées à ceux qui combattaient les musulmans. Les plus célèbres furent les comtes anglais de Derby (*) et de Salisberi; Gaston, comte

de Foix et de Béarn; son frère Bernard, comte de Castillon; et enfin le roi Philippe de Navarre. Tous ces renforts, en augmentant considérablement les forces de l'armée, permirent d'investir complètement la ville, en sorte que par terre toute communication fut interdite aux assiégés. La flotte d'Alphonse, à laquelle vinrent passeragèrement se joindre dix galères portugaises, sous le commandement de l'amiral Pezano, et dix galères aragonaises, sous celui de l'amiral Moncada, bloquaient étroitement le port. Cependant elle ne pouvait empêcher les Maures, maîtres de Gibraltar, de profiter des vents d'est pour passer pendant la nuit au milieu des escadres chrétiennes, et d'apporter ainsi aux assiégés des vivres et des rafraîchissements. Afin de les priver de ces secours, on ferma l'entrée du port avec de fortes poutres liées entre elles, en sorte que la barque la plus légère n'y pouvait pénétrer.

Pendant qu'Alphonse pressait ainsi la ville de tous les côtés, le roi de Grenade faisait des efforts pour la délivrer. Il avait espéré que des incursions sur les frontières des chrétiens feraient une puissante diversion, et détermineraient Alphonse à lever le siège; mais il avait été partout repoussé, et ce moyen ne lui ayant pas réussi, il avait levé des troupes nouvelles, et s'était avancé pour secourir Algéciraz; mais à la vue du camp des assiégeants, il avait renoncé à cette entreprise, et ne croyant pas qu'il lui fût possible de le forcer, il avait employé la seule voie

« Le duc de Lancastre qui fut comte de Derby, vint aussi au siège d'Algéciraz. . . . Quand il vint au camp il était comte de Derby, ce n'est que plus tard qu'il fut fait comte de Lancastre.

On le trouve ainsi désigné dans le vœu du héron :

Le preu conte d'Erby a li quens apelé
Et li proie pour Dieu et pour la Trinité,
Que il veue au halron son voloir et son gré.

Les historiens français écrivent Derby ou Derby. C'est par erreur que le traducteur de Ferreras a écrit le comte d'Arbize.

(*) Henri, comte de Derby ou Darbi, de la famille royale d'Angleterre. C'est lui qui fut chargé par Édouard, en 1345, de porter la guerre en Guinée.

La chronique d'Alphonse écrit son nom de cette manière : El conde *De Arbi*.

La chronique de Lopez de Ayala dit ainsi :

qui lui restât, celle des négociations. Ses ambassadeurs avaient proposé au roi Alphonse de l'indemniser des frais de la guerre, s'il voulait abandonner le siège. Mais le roi de Castille avait exigé un prix si considérable, que rien n'avait pu se conclure, et que les ambassadeurs s'étaient retirés après avoir obtenu la permission de visiter le camp, qui, établi depuis une année, était devenu presque une ville. Il contenait non-seulement des casernes pour les troupes, des logements pour les officiers et pour les seigneurs, mais on y trouvait encore des rues entières occupées par des boutiques où se vendaient les denrées nécessaires à la vie, et même de ces objets de luxe qu'on ne rencontre que dans une cité florissante, comme des draps et des bijoux. Les envoyés de Yusuf-Abu'l-Hégiag se retirèrent émerveillés de l'ordre, de l'abondance et de la discipline parfaite que le roi avait su établir dans son armée. Ils commencèrent à désespérer du salut d'Algéciraz. Cependant le siège durait depuis déjà si longtemps, que les finances du roi étaient épuisées. Le pape, pour l'aider à mener à bien cette grande entreprise, lui avait prêté 20,000 florins, le roi de France lui en avait donné 50,000; mais ces ressources étaient encore insuffisantes. Alphonse fit fondre son argenterie, et la fit convertir en monnaie. Les villes lui accordèrent un nouveau subside; enfin l'Estramadure envoya au camp 5,000 vaches et 20,000 moutons. Mais quelque grands que fussent ces secours, les dépenses de l'armée et de la flotte étaient encore plus considérables. Les comtes de Béarn et de Castilbon se plaignirent de ce que la solde promise à leurs troupes ne suffisait pas pour subsister, et quittèrent le camp au mois d'août 1343. Mariana pense que cette insuffisance de leur solde qu'ils alléguèrent fut un prétexte qu'ils saisirent pour se retirer, parce qu'ils ne pouvaient plus supporter les chaleurs excessives de la saison, qui, jointes aux fatigues, faisaient naître dans le camp une foule de maladies. Déjà les comtes de Derbi et de Salisberi avaient pris congé du

roi de Castille, en disant qu'Édouard leur souverain les rappelait en Angleterre. Mais le comte de Salisberi était tombé malade, et avait été obligé de s'arrêter à Séville. Gaston de Foix fut atteint par la maladie dans la même cité; mais, moins heureux que le comte de Salisberi, il ne guérit pas. Les siens ne reportèrent que son corps dans ses États, et il fut inhumé dans l'abbaye de Bolbonne, où était le tombeau de sa famille.

Le roi Philippe de Navarre tomba aussi malade, et comme il ne voulait rien faire de ce que lui prescrivait les médecins du roi, son mal ne tarda pas à s'aggraver. Il fut obligé de quitter le camp, et il mourut à Xérés de la Frontera, le 23 septembre. Après sa mort, la reine Jeanné sa femme, à qui appartenait la couronne, régna encore pendant six ans sur la Navarre.

Ces pertes affaiblirent l'armée d'Alphonse; mais surtout elles relevèrent le courage des Maures. Le roi de Grenade fit de nouvelles démarches auprès d'Abu'l-Hasan, pour le déterminer à passer en Espagne afin de secourir les assiégés. Les Africains profitèrent de ce qu'une tempête avait forcé la flotte chrétienne à prendre le large, et le 3 octobre, leurs galères, au nombre de plus de soixante, vinrent aborder au port d'Estepona. Le 7, elles se rendirent à Gibraltar, où toutes les forces des Africains et des Maures de Grenade se concentrèrent. Cette armée resta deux mois dans cette ville sans secourir Algéciraz. Deux fois elle s'avança jusqu'au bord du Palmonès; mais Alphonse avait choisi sur l'autre rive une position si redoutable, que les musulmans n'osèrent pas franchir le fleuve, et qu'ils se retirèrent. Enfin ils revinrent une troisième fois, le 12 décembre 1343, veille de la Sainte-Luce (25 resheb 744). Ils passèrent le Palmonès; mais ils furent complètement mis en déroute, et perdirent l'espoir de faire lever le siège d'Algéciraz. Cependant la ville ne se rendit pas. Elle résista encore pendant tout l'hiver. Ce ne fut qu'après 19 mois et 18 jours de siège; lorsque les défenseurs manquè-

rent de vivres, que le 22 mars 1344 (7 dzulkada 744), un ambassadeur du roi de Grenade vint proposer à Alphonse de faire capituler la ville, à condition qu'il laisserait les défenseurs se retirer avec tout ce qu'ils possédaient; qu'il accorderait à Abu'l-Hasan et au roi de Grenade une trêve de quinze années. Ce dernier offrait, au reste, de se reconnaître vassal de la Castille, et de lui payer chaque année un tribut de 12,000 doubles d'or. Alphonse réduisit la trêve à dix années; mais il accepta les autres conditions. Quand on fut ainsi tombé d'accord, deux capitaines du roi de Grenade vinrent baiser la main de don Alphonse en signe de vasselage, et les chrétiens prirent possession d'Algéciraz, le 27 mars 1344, veille du dimanche des Rameaux; aussi le roi voulut-il qu'en mémoire de ce jour, la mosquée principale de la ville fût consacrée à Notre-Dame de la Palme.

Après cette victoire, Alphonse n'ayant plus d'ennemis à combattre, ni dans son royaume ni à l'extérieur, s'occupa du soin de rétablir les finances, épuisées par tant de guerres. Il fit jouir ses sujets d'une paix dont ils étaient privés depuis si longtemps.

DON PEDRO LE CÉRÉMONIEUX S'EMPARA DES ÉTATS DU ROI DE MAJORQUE SON BEAU-FRÈRE. — DISCUSSIONS RELATIVEMENT À LA SUCCESSION FUTURE AU TRÔNE D'ARAGON. — LES SEIGNEURS D'ARAGON SE FORMENT EN UNION. — L'UNION DE VALENCE SE SOULÈVE ÉGALEMENT CONTRE LE ROI. — L'ENFANT DON JAYME, FRÈRE DU ROI, MEURT EMPOISONNÉ. — L'UNION D'ABORD VICTORIEUSE EST VAINCUE; — LE FUERO QUI AUTORISAIT L'UNION EST ANÉANTI. — DON ALPHONSE COMMENCE LE SIÈGE DE GIBRALTAR. — IL Y MEURT DE MALADIE.

Pendant que le roi de Castille triomphait des ennemis de la foi chrétienne, et augmentait ses domaines à leurs dépens, le roi d'Aragon faisait aussi des conquêtes; mais celles-ci n'étaient motivées ni par la justice ni par la religion. Il travaillait à dépouiller son beau-frère, don Jayme, roi de Majorque. Si le caractère cruel, ambitieux

et perfide de don Pedro n'eût pas suffi pour le déterminer à cette usurpation, on pourrait attribuer sa conduite odieuse au ressentiment d'une offense qu'il avait reçue. Le roi de Majorque, après avoir différé pendant trois années de rendre à don Pedro l'hommage auquel il était obligé pour ceux de ses États qui relevaient de la couronne d'Aragon, vint enfin remplir ce devoir à Barcelone, le 17 juillet 1339. Quelque temps plus tard, le roi don Pedro partit pour Avignon, afin d'aller à son tour rendre en personne au pape son hommage, à raison de la possession des îles de Corse et de Sardaigne qu'il tenait comme vassal du saint-siège. Il fut accompagné dans ce voyage par le roi de Majorque, et le jour où don Pedro, entouré d'un brillant cortège, s'avancait pour aller au palais du saint-père, ayant don Jayme à côté de lui, l'écuier qui tenait par la bride le cheval de don Jayme ayant remarqué que le seigneur qui remplissait la même fonction auprès du roi d'Aragon marchait plus vite que lui, donna un coup au cheval du monarque aragonais pour l'arrêter. Il frappa même le seigneur qui le conduisait. Don Pedro fut d'autant plus offensé de cette audace, que, par son silence, le roi de Majorque sembla l'autoriser. Dans le premier moment de colère, il porta la main à son épée; mais son oncle, qui était à côté de lui, l'arrêta et l'empêcha de tirer vengeance de cette injure. Don Pedro en conserva-t-il le ressentiment? C'est ce qu'il n'est pas possible de savoir; mais il se montra toujours animé d'un mauvais vouloir pour son frère, et l'occasion d'en donner la preuve ne tarda pas à se présenter.

En 1341, don Jayme ayant refusé de rendre hommage au roi de France pour le comté de Montpellier, le duc de Normandie assembla des troupes afin de s'emparer par les armes du fief dont on contestait la souveraineté. Don Jayme, à la nouvelle de ces armements, envoya prévenir don Pedro, et lui demanda de le secourir comme un seigneur doit secourir son vassal. Mais l'Aragonais, qui ne désirait rien tant

que de voir son beau-frère attaibli, afin de pouvoir plus facilement s'emparer de ses dépouilles, répondit d'une manière évasive. Don Jayme s'imagina qu'il réussirait mieux par lui-même que par ses ambassadeurs. Il se rendit en Catalogne, et se fit accompagner par sa femme doña Constance, dans l'espoir qu'elle exercerait un peu d'influence sur l'esprit du roi d'Aragon. Tout cela fut inutile. Don Pedro promit seulement d'envoyer un ambassadeur au roi de France; mais déjà le duc de Normandie s'était emparé des vicomtes d'Omélas et de Carladois. Don Jayme, qui s'était retiré dans le Roussillon à la tête de quelques troupes, fit encore savoir au roi d'Aragon combien sa position était dangereuse. Il lui demanda de nouveau des secours. Don Pedro en promit, mais il n'en envoya pas. Loin de là, au commencement de l'année suivante (1342), il fit ajourner don Jayme à comparaître, dans le délai de vingt-six jours, devant les cortès de Barcelone. Il l'accusait d'avoir voulu se rendre indépendant, d'avoir, de son chef, déclaré la guerre au roi de France, d'avoir souffert dans ses États une autre monnaie que celle de Barcelone, et d'en avoir fait battre une mauvaise. Don Jayme ne comparut pas sur l'assignation qui lui avait été donnée. Il fut déclaré rebelle, contumace, et, comme tel, déchu de tous les domaines qu'il tenait à foi et hommage de la couronne d'Aragon. Cependant le pape ayant intercédé pour lui, il obtint un sauf-conduit, et vint à Barcelone pour s'expliquer avec le roi don Pedro. D'abord celui-ci le reçut avec une apparente bonté; mais bientôt, prétextant qu'il avait appris que don Jayme avait formé le projet de l'enlever et de l'emmener à Majorque, il lui retira doña Constance, sa femme. Le roi de Majorque se plaignit vivement de cette violation du sauf-conduit; mais don Pedro, satisfait d'avoir retiré sa sœur de ses mains, le laissa partir sans s'inquiéter de ses cris ou de ses menaces. Don Jayme, furieux, se rendit aussitôt à Majorque, où il déclara la guerre au roi d'Aragon.

Il savait tous les biens que les Aragonais possédaient dans ses États. Il publia une manifeste par lequel il protesta que tout ce qui lui était imputé n'était que calomnie et qu'imposture. Sans doute, ce prince avait pour lui la justice; mais sa conduite n'en fut pas moins imprudente. Bon droit a besoin d'aide, et n'ayant pas le moyen de faire prévaloir sa cause, il ne fallait pas donner un prétexte à la spoliation que l'Aragonais voulait exercer.

Dès que la guerre fut ainsi déclarée, don Pedro rappela les galères qu'il avait envoyées au siège d'Algéciraz, sous le commandement de l'amiral de Moncada, et il commença les hostilités à la fois dans le Roussillon et dans les Baléares. Le roi don Jayme voulut en vain s'opposer à la descente de don Pedro dans l'île de Majorque; abandonné par ses sujets, dont il n'avait pas su se faire aimer, il fut forcé de prendre la fuite et de se réfugier en France. Les Baléares prêtèrent serment de fidélité à don Pedro; et furent réunies à la couronne d'Aragon. Don Jayme ne fut pas plus heureux dans le Roussillon. L'armée aragonaise lui enleva plusieurs places, et détruisa les environs de Perpignan. Le roi don Jayme, qui n'avait ni troupes ni argent pour résister à un ennemi si puissant, résolut d'essayer de le fléchir par la soumission. Engagé d'ailleurs à cette démarche par don Pedro Exerica, seigneur aragonais, qui lui faisait espérer que le roi don Pedro agirait à son égard avec générosité, il accourut lui-même se livrer à son beau-frère, qui venait de s'emparer de la ville d'Elne. Don Pedro exigea qu'avant tout les portes de Perpignan lui fussent ouvertes; don Jayme, espérant toucher son vainqueur par cet acte d'obéissance, lui fit livrer la ville, et don Pedro y ayant reçu le serment de fidélité des habitants, rendit, le 22 juillet 1344, un édit par lequel il déclarait le Roussillon réuni pour toujours à la couronne d'Aragon. Après avoir mis de bonnes garnisons dans toutes les villes, il retourna à Barcelone; et comme les plaintes de don Jayme ne cessaient de